

FEUILLETON

LE SECRET

DE LA

ROCHE - NOIRE

PAR

PAUL SAUNIERE.

XIV

D'UNE NOUVELLE SURPRISE A LAQUELLE LE VICOMTE DE MAILLERET NE S'ATTENDAIT PAS.

Suite

Pouvait-on excuser plus gracieusement l'indiscrétion du gentilhomme ?

—Mais, rassurez-vous ! se hâta d'ajouter Diane avec le plus grand sérieux, j'ai promis le secret.

A ces mots elle montra de la main un siège au visiteur.

—Je vais envoyer chercher mon frère, dit-elle.

Elle disparut par une porte intérieure et revint presque aussitôt.

—A propos ! demanda-t-elle. Qu'avez-vous donc fait au marquis ? Il est arrivé ici aujourd'hui dans une colère... il était pâle, rouge, marbré et laid à faire peur ! Il s'est enfoncé avec mon père. J'étais dans la pièce voisine. Je ne voulais cependant pas écouter, mais il criait si fort, que j'entendais à peu près tout. Il prononçait votre nom et le faisait suivre de mots grossiers, de plaintes, de menaces... Ma foi, je me suis sauvée.

Georges sourit d'un air de pitié et de mépris. Cependant il se radoucit et laissa tomber sur Diane un regard de reconnaissance.

—Je dois m'estimer trop heureux, mademoiselle, d'avoir attiré pour si peu votre attention sur le plus humble de vos serviteurs.

Diane baissa les yeux. Elle semblait peser sur elle ce regard doux et clair, et ne trouvait pas un mot à répondre.

Fort heureusement la porte s'ouvrit et Léon entra.

—Eh bien ? demanda Georges. Votre blessure ?

—N'est plus rien, grâce à ce petit ange là, répondit le vicomte en montrant sa sœur.

—Le désir de trahir le secret que j'avais exigé de vous ?

—Oh ! Diane saura le garder.

—Et le cardinal ?

—Quoi ! fit le gentilhomme, vous savez déjà...

—Je l'ai vu aujourd'hui même.

—Eh ! tant pis pour vous ! s'écria Léon en riant. Vous ne m'avez recommandé le silence qu'envers le comte. Vous ne voulez cependant pas que la reconnaissance m'étouffe. Allons ! venez. J'ai une faim atroce.

Georges adressa à Diane un salut cérémonieux, que la jeune fille lui rendit. Léon l'embrassa sur le front.

—Oh ! dit-il comme tu es rouge ! tu as donc bien chaud ?

—Oui... un peu... murmura-t-elle.

—Prends l'air, cela te fera du bien. Au revoir !

L'officier prit le bras de Georges, et descendit avec lui l'escalier de l'hôtel. A la porte, il aperçut le valet de son nouvel ami.

—Qu'est cela ? fit-il.

—C'est mon domestique.

—Ce petit bonhomme-là ! Mais je le reconnais ! C'est celui d'hier. Et il se nomme ?

—Fil-à-plomb.

—Joli nom ! approuva le vicomte en examinant le pauvre diable. Du reste, il ne l'a pas volé, ajouta-t-il en riant aux éclats.

—Monsieur, répondit le valet, je me nomme aussi Antoine Durand, si vous le préférez...

—Non pas ! se récria le gentilhomme, je continuerai, si tu le permets, à te nommer Fil-à-Plomb. C'est bien plus original.

—Comme il vous plaira, monsieur. Aussi bien je suis habitué à celui-là qu'à l'autre.

—A la bonne heure ! fit Léon, tu es un brave garçon, tu feras ton chemin.

—C'est ce que m'a dit une vieille sorcière qui m'a tiré les cartes, il y a deux ans.

—Ah ! on t'a prêté quelque chose ?

—Oui, monsieur.

—Quoi donc ?

—Elle m'a prêté que je deviendrais l'intendant d'un grand seigneur.

—Et elle pourrait bien avoir raison, car enfin te voilà lancé maintenant.

—Et moi, je crois qu'elle aura tort, à moins que M. Davignac ne me chasse, car je demande à n'en servir jamais d'autre que lui.

—Sois tranquille, répondit Geor-

ges, nous ferons mentir ton horoscope.

Cinq minutes après, il pénétrait en compagnie de Léon dans le cabaret de la Pomme de Pin.

Il y avait foule ce jour-là dans cette auberge de renom. Quelques bourgeois du quartier étaient venus s'y attabler et y humaient doucement le pot. Il remplissaient les trois quarts de la salle.

Seul, à une autre table, un gentilhomme aux cheveux et à la barbe d'un noir de jais, au teint bronzé, à l'œil vif, achevait de prendre son repas et savourait une bouteille de vin d'Espagne.

Léon et Georges prirent place devant la dernière table qui restait libre ; et comme l'aubergiste était très affairé, Fil-à-Plomb se chargea du service.

Avec une merveilleuse dextérité il dressa le couvert des deux jeunes gens, et revint de la cuisine avec un poulet gras, doré, appétissant à plaisir.

Le souper s'annonçait bien. La volaille ne se défendait pas trop, de sorte qu'elle avait subi déjà un ru de assaut, quand une troupe de quatre hommes fit dans la salle une invasion bruyante.

Ils étaient débraillés et légèrement avinés, ce qui ne les empêcha pas de demander à boire d'une voix retentissante.

L'hôte s'avança vers eux, son bonnet à la main.

—Désolé, messieurs, dit-il sur un ton obséquieux ; mais je n'ai plus de place, vous le voyez...

—Oh ! nous en trouverons, riposta l'un de ces hommes en approchant de la table où était assis le gentilhomme au teint brun.

—Permettez, fit observer l'hôte, cette table est occupée...

—C'est toi donc que je ne le vois pas. Vite ! cabaretier de malheur, va chercher du vin et du meilleur, ou sinon.....

Cet homme avait une mine rébarbative et portait au front une énorme cicatrice. Il semblait exercer quelque autorité sur ceux qui l'accompagnaient. Il regarda l'hôte d'une telle façon, que celui-ci jugea prudent de s'esquiver.

A vrai dire, ses trois compagnons n'avaient pas meilleure tournure. C'était, à n'en pas douter, de ces spadassins de bas étage, vendant, à qui consentait à les payer, leurs bras et leur conscience, ivrognes, aigrefins, coupeurs de bourses à l'occasion, et dans

qui jusqu'ici avait pris la parole, Léon.

—Vous le voyez, je prends le com de ce gentilhomme.

—Dans quel but ?

—On ne sait pas ce qui peut arriver, dit légèrement le jeune cavalier. Si jamais j'allais à Madrid...

—Est-ce que vous y pesez ?

—Pas encore, répondit Georges en rougissant. Holà ! Fil-à-Plomb ! cria-t-il pour détourner la conversation, tu nous laisses mourir de soif, mon garçon ! Va nous chercher une autre bouteille de cet excellent vin d'Anjou.

Fil-à-Plomb obéit avec une merveilleuse prestesse, et revint bientôt apportant la bouteille que son maître lui avait demandée.

Georges remplit les verres et vida le sien d'un seul trait.

Pendant ce temps, le vicomte de Mailletet l'examinait attentivement.

Depuis qu'il avait fait connaissance de Georges, il n'archait de surprise en surprise. La première fois il avait été étonné de son habileté à manier un cheval ; hier il l'avait vu tirer l'épée avec une adresse consommée ; aujourd'hui il venait de découvrir qu'il parlait l'espagnol avec une même facilité que le français.

Quelle énigme se cachait donc sous cette mystérieuse personnalité ? Pourquoi dans un coin de ce point perfectionné d'éducation de son fils ?

En présence de cette supériorité sous laquelle il se sentait écrasé, lui, un gentilhomme en Mailletet par le rejeton d'un sergent aux gardes, il avait senti qu'il subissait chaque jour un peu plus. Léon ne pouvait se résigner à ne voir qu'un fait mineur dans ce résultat phénoménal de la seule éducation sur un ant.

—Et elle pourrait bien avoir raison, car enfin te voilà lancé maintenant.

—Et moi, je crois qu'elle aura tort, à moins que M. Davignac ne me chasse, car je demande à n'en servir jamais d'autre que lui.

—Sois tranquille, répondit Geor-

ges, nous ferons mentir ton horoscope.

Cinq minutes après, il pénétrait en compagnie de Léon dans le cabaret de la Pomme de Pin.

Il y avait foule ce jour-là dans cette auberge de renom. Quelques bourgeois du quartier étaient venus s'y attabler et y humaient doucement le pot. Il remplissaient les trois quarts de la salle.

Seul, à une autre table, un gentilhomme aux cheveux et à la barbe d'un noir de jais, au teint bronzé, à l'œil vif, achevait de prendre son repas et savourait une bouteille de vin d'Espagne.

Léon et Georges prirent place devant la dernière table qui restait libre ; et comme l'aubergiste était très affairé, Fil-à-Plomb se chargea du service.

Avec une merveilleuse dextérité il dressa le couvert des deux jeunes gens, et revint de la cuisine avec un poulet gras, doré, appétissant à plaisir.

Le souper s'annonçait bien. La volaille ne se défendait pas trop, de sorte qu'elle avait subi déjà un ru de assaut, quand une troupe de quatre hommes fit dans la salle une invasion bruyante.

Ils étaient débraillés et légèrement avinés, ce qui ne les empêcha pas de demander à boire d'une voix retentissante.

L'hôte s'avança vers eux, son bonnet à la main.

—Désolé, messieurs, dit-il sur un ton obséquieux ; mais je n'ai plus de place, vous le voyez...

—Oh ! nous en trouverons, riposta l'un de ces hommes en approchant de la table où était assis le gentilhomme au teint brun.

—Permettez, fit observer l'hôte, cette table est occupée...

—C'est toi donc que je ne le vois pas. Vite ! cabaretier de malheur, va chercher du vin et du meilleur, ou sinon.....

Cet homme avait une mine rébarbative et portait au front une énorme cicatrice. Il semblait exercer quelque autorité sur ceux qui l'accompagnaient. Il regarda l'hôte d'une telle façon, que celui-ci jugea prudent de s'esquiver.

A vrai dire, ses trois compagnons n'avaient pas meilleure tournure. C'était, à n'en pas douter, de ces spadassins de bas étage, vendant, à qui consentait à les payer, leurs bras et leur conscience, ivrognes, aigrefins, coupeurs de bourses à l'occasion, et dans

qui jusqu'ici avait pris la parole, Léon.

l'insolente provocation des aventuriers, et le guet, désarmé par ces témoignages unanimes, se contenta d'emmener les agresseurs.

Georges et Léon avaient déjà remis l'épée au fourreau. Quant au gentilhomme, il se tenait immobile et semblait prêt à ce qui se disait autour de lui cette attention particulière aux étrangers qui ne connaissent pas parfaitement la langue du pays où ils se trouvent.

Cependant, quand il se vit débarrassé de ses ennemis, il posa son épée sur la table, et s'avança, la main tendue, vers les deux jeunes gens qui avaient pris fait et cause pour lui.

—Je vous remercie, messieurs, dit-il avec un léger accent, d'avoir bien voulu me venir en aide. Vous êtes Français, sans doute ?

—Oui, monsieur, répondit Georges.

—J'en étais sûr, reprit le gentilhomme. Vous êtes, de tous les peuples, le plus généreux et le plus chevaleresque.

—Etes-vous donc d'un pays où l'on laisse impunément maltraiter un gentilhomme ? demanda Léon.

—Je suis Espagnol, repiqua l'étranger avec fierté.

—Lo habia adivinado (1), fit Georges, qui se servit à dessein de cette langue.

—Como ! Habla usted castellano ! (2), s'écria le gentilhomme avec joie.

—Si señor (3).

Une grande familiarité s'établit à l'instant même entre nos trois personnages qui prirent place à la même table.

—Si jamais vous venez à Madrid, leur dit l'étranger, je vous prie de vous souvenir que don Ramero Pelez est un de vos meilleurs amis.

—Ah ! dit Georges avec indifférence, vous habitez Madrid ?

—Oui, monsieur.

—Et vous y retournez prochainement ?

—Dés demain. J'y suis forcé. En ce cas, permettez moi boire à votre heureux voyage.

—Volontiers. Mais, à mon tour, permettez-moi d'espérer que j'aurai tôt ou tard l'honneur de votre visite, et rappelez-vous que je mets à votre disposition ma maison, ma bourse et mon crédit.

A ces mots l'étranger leur serra la main avec effusion et s'éloigna.

—Excusez-moi, dit-il encore. Il faut que je parte au point du jour. Dès qu'il eut disparu, Georges

—Que faites-vous ? lui demanda Léon.

—Vous le voyez, je prends le com de ce gentilhomme.

—Dans quel but ?

—On ne sait pas ce qui peut arriver, dit légèrement le jeune cavalier. Si jamais j'allais à Madrid...

—Est-ce que vous y pesez ?

—Pas encore, répondit Georges en rougissant. Holà ! Fil-à-Plomb ! cria-t-il pour détourner la conversation, tu nous laisses mourir de soif, mon garçon ! Va nous chercher une autre bouteille de cet excellent vin d'Anjou.

Fil-à-Plomb obéit avec une merveilleuse prestesse, et revint bientôt apportant la bouteille que son maître lui avait demandée.

Georges remplit les verres et vida le sien d'un seul trait.

Pendant ce temps, le vicomte de Mailletet l'examinait attentivement.

Depuis qu'il avait fait connaissance de Georges, il n'archait de surprise en surprise. La première fois il avait été étonné de son habileté à manier un cheval ; hier il l'avait vu tirer l'épée avec une adresse consommée ; aujourd'hui il venait de découvrir qu'il parlait l'espagnol avec une même facilité que le français.

Quelle énigme se cachait donc sous cette mystérieuse personnalité ? Pourquoi dans un coin de ce point perfectionné d'éducation de son fils ?

En présence de cette supériorité sous laquelle il se sentait écrasé, lui, un gentilhomme en Mailletet par le rejeton d'un sergent aux gardes, il avait senti qu'il subissait chaque jour un peu plus. Léon ne pouvait se résigner à ne voir qu'un fait mineur dans ce résultat phénoménal de la seule éducation sur un ant.

—Et elle pourrait bien avoir raison, car enfin te voilà lancé maintenant.

—Et moi, je crois qu'elle aura tort, à moins que M. Davignac ne me chasse, car je demande à n'en servir jamais d'autre que lui.

—Sois tranquille, répondit Geor-

ges, nous ferons mentir ton horoscope.

Cinq minutes après, il pénétrait en compagnie de Léon dans le cabaret de la Pomme de Pin.

Il y avait foule ce jour-là dans cette auberge de renom. Quelques bourgeois du quartier étaient venus s'y attabler et y humaient doucement le pot. Il remplissaient les trois quarts de la salle.

Seul, à une autre table, un gentilhomme aux cheveux et à la barbe d'un noir de jais, au teint bronzé, à l'œil vif, achevait de prendre son repas et savourait une bouteille de vin d'Espagne.

Léon et Georges prirent place devant la dernière table qui restait libre ; et comme l'aubergiste était très affairé, Fil-à-Plomb se chargea du service.

Avec une merveilleuse dextérité il dressa le couvert des deux jeunes gens, et revint de la cuisine avec un poulet gras, doré, appétissant à plaisir.

Le souper s'annonçait bien. La volaille ne se défendait pas trop, de sorte qu'elle avait subi déjà un ru de assaut, quand une troupe de quatre hommes fit dans la salle une invasion bruyante.

Ils étaient débraillés et légèrement avinés, ce qui ne les empêcha pas de demander à boire d'une voix retentissante.

L'hôte s'avança vers eux, son bonnet à la main.

—Désolé, messieurs, dit-il sur un ton obséquieux ; mais je n'ai plus de place, vous le voyez...

—Oh ! nous en trouverons, riposta l'un de ces hommes en approchant de la table où était assis le gentilhomme au teint brun.

croupe arrondie. Aux jarrets nerveux. Pe dant ces cinq jours, le pauvre diable, qui de sa vie n'était monté à cheval, prit des leçons d'équitation, et, à force de chasser une courbature par une autre, il finit par se faire un peu à ce nouvel exercice. Quant à se tenir en selle, il ne s'en inquiétait pas ; il avait l'adresse et l'agilité du singe.

La veille de son départ, Georges se présenta chez le cardinal.

Celui-ci l'accueillit avec une bienveillance marquée, lui donna ses dernières instructions et lui remit une lettre de M. de Lionne, qui l'accréditait auprès de don Luis de Hars en qualité de courrier de cabinet, chargé, pour le cas où cela se présenterait, de pouvoirs extraordinaires.

—Je n'ai pas besoin, dit-il en finissant, de vous faire comprendre tout ce que votre mission a d'importance. Vous avez plus de raison que votre âge n'en comporte, vous êtes intelligent et convaincu, vous réussirez si vous voulez réfléchir que le sort de la France est dans vos mains. Partez et ne négligez pas de me tenir au courant de tout ce qui sera favorable à vos projets. Je ne le vous cache pas, c'est la tâche la plus difficile que je vous donne. Si je pouvais m'y employer moi-même, je le ferais ; mais la dignité du pays que je sers le défend. Aplanissez moi le chemin, obtenez de don Luis une parole formelle, un engagement écrit si vous le pouvez, et je me charge du reste.

—Tout ce qui sera humainement possible à mon inexpérience, je vous promets de le faire, monseigneur.

—Je n'en doute pas. Tenez, reprit le cardinal en ouvrant une armoire placée derrière lui, voici un sac de cinq cents pistoles. Si cela ne vous suffit pas, vous n'avez qu'à m'en écrire un mot.

—Mais je n'en ai pas besoin ! fit Georges.

—Tant mieux pour vous ; mais le service du roi n'admet pas de semblables scrupules, répondit Mazarin. Prenez, il le faut, je l'exige.

Il était impossible de résister à un ordre si nettement formulé.

—J'allais oublier le point capital, dit l'Eminence. Vous m'adresserez vos lettres dans une double enveloppe. Celle de dessous ne portera aucun nom ; celle de dessus portera celui de M. de Lionne. Je

pas conclus.

Georges s'inclina. Il se disposait à partir quand le ministre le rappela.

—Comment voyagez-vous ? demanda-t-il.

—A cheval, monseigneur.

De mieux en mieux, vous serez plus vite arrivé. Donc, bon voyage ! et, avant tout, un silence de statue.

Le jeune cavalier salua et sortit. Le soir, il était seul avec son père et sa mère. Pierre, à son tour, lui faisait ses recommandations. Il s'efforçait de paraître calme, mais, en dépit de l'insensibilité qu'il affectait, on devinait une émotion profonde sous le masque rigide dont il couvrait son visage. Parfois, sa voix tremblait, son regard s'impregnait d'inquiétude et de tristesse.

Madeline, moins forte, ne disait rien. Elle se contentait d'essuyer les larmes qui coulaient de ses yeux.

Georges le consolait de son mieux. Il embrassait sa mère et serrait la main de son père dont il devinait les angoisses. Lui-même était excessivement ému au moment de se séparer pour la première fois de ceux qu'il n'avait jamais quittés, et qu'il aimait de toute son âme.

Pour couper court à cet attendrissement qui menaçait de se prolonger douloureusement pendant le reste de la soirée, Pierre entraîna son fils dans sa chambre, sous prétexte qu'il avait besoin de repos.

Il y entra avec Georges, et en ferma soigneusement la porte.

—Mon cher Georges, mon fils, lui dit-il, l'instant approche où tu vas être affranchi d'une tutelle inutile, où tu vas ma cher seul dans cette vie difficile dont j'ai cherché à t'aplanir le chemin. Avant de nous séparer, je veux te dire combien j'ai été heureux de trouver en toi un fils soumis, dévoué et aveuglément confiant. Nulle satisfaction plus vive ne pouvait couronner mes efforts, je n'ambitionnais pas d'autre récompense en ce monde que de trouver en toi tant d'amour et de respect. Cela m'encourage et m'encourage à t'en demander encore une preuve.

—Parlez, bon père ! dit Georges avec feu.

—Il faut me promettre d'avance que tu accèderas à mon dernier désir.

A CONTINUER.

(1) Je l'avais deviné.  
(2) Comment ! vous parlez espagnol ?  
(3) Oui, monsieur.

A SACRIFICE DE 3 A \$4,000 DE MARCHANDISES Endommagées par l'eau

Seront vendues a sacrifice A LA Maison Jacques-Cartier

INDIENNE, COTON, SHIRTING, ETOFFE A ROBE, WINCY, ETC., ETC., TWEED, DRAP ET UNE MASSE D'ARTICLES TROP LONG A ENUMERER.

50 par 100 de reduction

Venez, s'il vous plait, vous assurer par vous-même. Pressez-vous, si vous avez besoin de marchandises à moitié prix et allez tout droit A LA MAISON JACQUES-CARTIER.

H. GAGNON 58, rue de la Couronne QUEBEC

SOURCES DE ST-LEON

UN APPROVISIONNEMENT D'EAU MINERALE des célèbres sources de St-Léon est reçu toutes les semaines. Cette eau est recommandée par tous les médecins et les consommateurs, comme étant un remède efficace pour les maladies telles que : Dyspepsie, rhumatisme, constipation, maladie du foie. Cette eau étant prise légèrement chauffée agit promptement sur les intestins. Elle est garantie pouvoir se garder pendant n'importe quel temps et dans tous les climats. N.B.—Nous donnons plus bas l'analyse du Prof. Ch. E. Chandler de l'école des Mines du "Colombia College" de New-York :

Table with 2 columns: Substance and Amount. Includes Chlorure de Sodium, Potassium, Lithium, Baryum, Strontium, Calcium, Magnésium, Iodide de Sodium, Bromide de Sodium, Sulfate de chaux, Phosphate de soda, Bicarb. de chaux, Magnés. de fer, Alumine, Silice, and Densité.

Anglais, Langlois & Co. 54, rue du Palais, Haute-Ville, Quebec.

DEMENAGE CHARLES T. COTÉ

A l'honneur d'informer ses nombreuses pratiques qu'il a transporté tout son assortiment de

MACHINES AGRICOLES

191, rue St-Paul, Quebec.

(Près de la gare du chemin de fer du Nord et adjoignant sa manufacture.) ou il continuera à administrer les affaires de la COMPAGNIE MANUFACTURIERE DE QUEBEC dont il est le gérant : l'assortiment consiste en : CHARRUES A PERCHES forgées et ornées d'acier pour deux chevaux, en fonte, excellents modèles. tourne orille, pour cotéaux. dite " Amie du cultivateur " ou charrues à trois socs. à double versoir, pour rechausser ou biner. Sous sol. TRAINS auxquels on attache toutes sortes de charrues. HERSES CIRCULAIRES faisant double ouvrage et d'une manière supérieure à tout autre. HERSES EN FER en trois ou quatre parties. CULTIVATEURS en fer pour un cheval avec sarclours et rechaussours. Do en bois do CROCHET DEFRIQUEUR pour souches et pierre. PETITES CHARRUES à main pour labourer dans un jardin potager. SEMOIR VESSOT, une spécialité ; Semoir à grains, combinés avec herces, rouleau et appareil pour semer la graine de mil. ROULEAUX pour un ou deux chevaux. Do avec appareil pour semer la graine de mil. SEMOIR à graines de jardins. Pelles à cheval. Poches à fourchons. Rateaux pour jardin. Arraches-souches et pierres. Machines pour finir le beurre, l'éclairer et le pétrir. Barattes ordinaires. Machines à battre à bras. Cribles ordinaires. Cribles séparateurs. Coupe racines. Hache paille. MOULINS A BATTRE en un ou deux chevaux. FAUCHEUSES. MOISSONNEUSES. FANEUSES mécaniques pour un seul cheval. RATEAUX à cheval. Tombereaux écossais. Camion de magnésin. Levier pour aider à graisser les roues de voitures. Lavouses mécaniques. Brouettes ordinaires. Brouettes pour ramasser les mouches à patates. Ecrèmeuses de lait Meules à aiguiser les faux de faucheurs, etc., etc.

—AUSSI EN VENTE—

Coprogène

OU PROCEDE BOMMER POUR FABRIQUER TOUTES SORTES D'ENGRAIS

Constamment en magasin un assortiment de pièces à la disposition de ceux qui ont des réparations à faire à leurs instruments.

Cie manufacturiere de Quebec

CHARLES T. COTÉ Gérant.